Cuc, cuca, cuçon : désignations génériques de la "petite bête" en gascon et dans les langues romanes

Autor(en): **Bec, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **26 (1962)**

Heft 101-102

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-399289

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CUC, CUCA, CUÇON
DÉSIGNATIONS GÉNÉRIQUES DE LA « PETITE BÊTE » EN GASCON ET DANS LES LANGUES ROMANES

Poursuivant nos recherches sur la nomenclature de la faune gasconne, nous nous proposons d'étudier ici une de ces désignations génériques, appliquées à des animaux peu familiers, dont le potentiel sémantique semble pouvoir s'irradier presque à l'infini. Il s'agit évidemment de termes expressifs, à sémantisme passe-partout, et dont la polyvalence réalise une sérieuse économie de moyens d'expression. Leur valeur générique soulage en effet la fixation mémorielle et l'on n'éprouve que rarement le besoin de leur adjoindre un quelconque élément caractérisant. A cela il faut ajouter une certaine coloration affective ou extra-notionnelle due tant à l'indétermination de leur sémantisme qu'à l'exiguïté, du moins à l'origine, de leur sphère d'emploi (vocabulaire enfantin), et l'on comprendra aisément la prolifération de leur valeurs [1]. Deux exemples, entre autres, nous paraissent particulièrement probants : le radical onomatopéique : BAB-/PAP- « petite bête », si largement attesté dans toutes les langues, romanes [2], et la base, de formation analogue quoique moins fréquente, dont nous envisageons ici l'étude : le radical KŪKK/KŬKK ou, avec variante palatalisée, KŪKY/KŬKY.

Voyons en premier lieu l'état des formes.

C'est, nous le verrons, en Gascogne et en Catalogne que le terme, avec son radical non palatalisé, apparaît le plus fréquemment, dans des acceptions diverses dont voici le détail, pour le gascon, d'après l'*ALG* et le dictionnaire de Palay :

1. Voir l'introduction de notre article sur les *Formations sccondaires et motivations dans quelques noms d'animaux en gascon*, *RLiR*, XXIV, p. 296-351.

2. Nous nous proposons de consacrer un article à l'étude de ce radical.

1) Ver blanc du hanneton (*ALG*, 54 +) : *cuc* (pt 699 SE) ; *cucòt* (697) ; *cuca de Sant-Joan* (696) ; *cuca* (687, 688, 688 SO, 688 O, 689 N, 780, 780 NO, 781, 781 NO) ; *cocon* (647 NE) [1].

2) Rainette ou crapaud de pluie (*ALG*, 42) : *cuca* (658, 659, 659 NO, 668 SE, 669, 669 NO, 679, 771 NO, 782 S) ; *cucas*, pl. (679 E) ; *cuc* (696, 699 NE, 762 SO) ; *cucs*, pl. (698) ; *coc* (790 S) ; *cocs*, pl. (791 O) ; *cocut* (699 NO).

3) Ver de terre (*ALG*, 65) : *cucs*, pl. (699 SE) ; ver de terre gris (*ALG*, 65 +) : *goguet* (690 E) [2].

4) Chenille (*ALG*, 55) : *cuca* (657 SE, 667, 667 SE, 668, 668 SO, 676 N, 678 NO, 693 NO, 695).

5) Hanneton (*ALG*, 54) : *cuca* (699) ; *cuca/cucon* (689) ; *cuca de Sant-Joan* (698) ; *cuca d'arbre* (699).

6) Vipère (*ALG*, 37 +) : *cuca* (697, 696 NE).

7) Courtilière (*ALG*, 53) : *cuca* (762 N, 771).

8) Chouette (*ALG*, 22) : *cuca* (*/gavèca*) (696 O) « chouette plus petite qui annonce la mort ».

9) Crapaud (*ALG*, 40) : *cuc* (699 NE) ; *cucàs* (699, 780 S).

10) Orvet (*ALG*, 39) : *cuca lusenta* (697, 697 NE).

11) Ver luisant (*ALG*, 64) : *cuca* (688 N).

12) Ver du fruit, de la viande (*ALG*, 66) : *cuca* « ver du jambon » (772) ; *cucas*, pl. (790 NE) ; *cucon* « ver de la viande » (695) [3].

Voici d'autre part, d'après Palay, des précisions supplémentaires au sujet de notre terme :

— *Cùcou, cuque* : Nom générique des insectes dont la blatte (cafard) est le type le plus répandu ; s'applique néanmoins aussi à d'autres bêtes vivant dans l'obscurité, les tariers, par ex., les grillons ; au fig. un sournois, un renfrogné, personne qui fuit la compagnie. *Bibe coum û cùcou, ue cuque* : vivre en ermite, sans sortir de son trou.

— *Cuc* (Hte Big.) : alyte accoucheur, petit crapaud qui chante la nuit. Dans le Gers *cuco*.

— *cuc-cauet* (Hte Big.) : crapaud qui vit dans un creux (*càue*).

1. Les variantes phonétiques ne nous intéressant ici que d'une manière secondaire, nous avons, la plupart du temps, typisé les formes selon les normes de la *Gramatica occitana* de Louis Alibert. Les formes citées en grâphie phonétique sont toujours entre crochets.

2. Pour la sonorisation de l'initiale, cf. ci-après.

3. Au sujet des noms de ces différents animaux, v. mon article de la *RLiR*.

— *cucarot* : petite *cuque*, moucheron, insecte de petite taille.

— *cucasso* (Gers) : chenille.

— *cucat* : petit ou mâle de la *cuque* ; prov. *cade cuque qu'ayme lou sou cucat* : chaque mère aime son enfant, quel qu'il soit.

— *cuco* : ver luisant (Gers) ; épouvantail (Lavedan) ; fig. *gahà uo cuco* (Gers) : prendre une « cuite ».

— *cuque millassere* : iule (*myriapode chilognathe*).

— *cuquet* : ver du fromage, espèce de mite [1].

Pour mieux mettre en relief la valeur générique de notre radical et surtout son *sémantisme latent*, il convient de tenir compte, en premier lieu, des différents moyens de discrimination formelle dont la langue peut éventuellement disposer :

1) D'abord la séquence d'un déterminant. Nous avons déjà étudié ailleurs ce procédé, rarissime en l'occurrence, puisqu'on n'en trouve guère que trois exemples : *cuca de Sant-Joan* « ver blanc du hanneton, hanneton » ; *cuca d'arbre* « hanneton » ; *cuca lusenta* « orvet » [2].

2) Dérivation (également rare) : *cucòt*, *cocon* « ver blanc du hanneton » ; *cocut* [3] « rainette » ; *cucon* « hanneton », « ver de viande » ; *cucàs* « crapaud » ; *cuquet* « porte-bois ».

3) Sonorisation : un seul ex. : *goguet* « ver de terre gris ».

4) Opposition : *cuc/cuca*.

5) Opposition vocalique : u/ü : quatre ex. seulement de vocalisme *u* : *coc(s)* « rainette ». Pour *cocon*, *cocut*, *goguet*, cf. ci-dessus.

Voyons maintenant le détail de ces oppositions à l'intérieur des petits complexus linguistiques que représentent les différents points de l'*ALG* : pt 695 : *cuca* « chenille » /*cucon* « ver de viande » ; 696 : *cuca* « crapaud de pluie » /*cuca de Sant-Joan* « ver blanc du hanneton » ; 697 : *cuca* « vipère » /*cuca lusenta* « orvet » /*cucòt* « ver blanc du hanneton » ; 697 NE : *cuca* « vipère » /*cuca lusenta* « orvet » ; 698 : *cuc(s)* « crapaud de pluie » /*cuca de Sant-Joan* « hanneton » ; 699 : *cuca* « coléoptère en général » /*cuca d'arbre* « hanneton » /*cucàs* « crapaud » ; 699 NE : *cuc* « crapaud » /*cuca* « petit crapaud de pluie ».

1. En Comminges, *cuquet* désigne aussi le « porte-bois », dont on se sert d'appât pour pêcher.

2. V. aussi arag. *cuqueta de luz* « ver luisant » et cat. *cuca de les cols* « chenille ». Pour les nombreux ex., en cat., de formes composées à base *cuc(a)*, cf. ci-après.

3. Encore est-il visible que *cocon* a subi l'attraction de **cŏccu* et *cocut* celle de *cocut* « coucou » (cf. ci-après).

On voit donc que chaque complexus linguistique semble supporter assez mal une polysémie absolue et lorsque le radical *cuc* s'est sémantiquement divisé en un même point, la langue a toujours recours à un quelconque moyen de discrimination formelle pour distinguer les significations. Mais lorsque notre terme a cristallisé son potentiel autour d'une valeur précise et unique à l'intérieur d'un même complexus, il y apparaît sous sa forme « pure » (*cuc*, *cuca*), c'est-à-dire débarrassé de tout élément suffixal ou déterminant. C'est alors que sa valeur générique (si l'on considère bien entendu l'ensemble du gascon) est particulièrement manifeste puisque le signifiant veille dans l'inconscient, prêt à surgir, au moindre cas de détresse lexicale, et à fixer dans un sens ou dans l'autre son sémantisme protéiforme. Certes, on pourra nous objecter que, lorsque le mot a fixé ce sémantisme latent autour d'une signification déterminée, on ne saurait plus parler, dans le cadre du microsystème que constitue un petit complexus dialectal, de polysémie ou de valeur générique. Mais il est évident que chaque entité sous-dialectale n'est pas un vase clos et qu'il y a fatalement imbrication constante des complexus les uns dans les autres : ce qui implique bien un sens de base plus ou moins fixé dans la conscience de tous les locuteurs sur une aire linguistique assez vaste. L'intéressant est justement de voir comment ce sens de base s'irradie et s'incarne, à l'intérieur des complexus, au gré des diverses microstructures. Sans compter les divers sens contextuels qui, nous l'avons vu quand il s'agit d'animaux peu connus et de concepts souvent mal objectivés, achèvent de diluer ou même de brouiller complètement le noyau sémantique. Si bien qu'un sémantème du type *cuc* se trouve presque toujours caractérisé par un triple plan de valeurs :

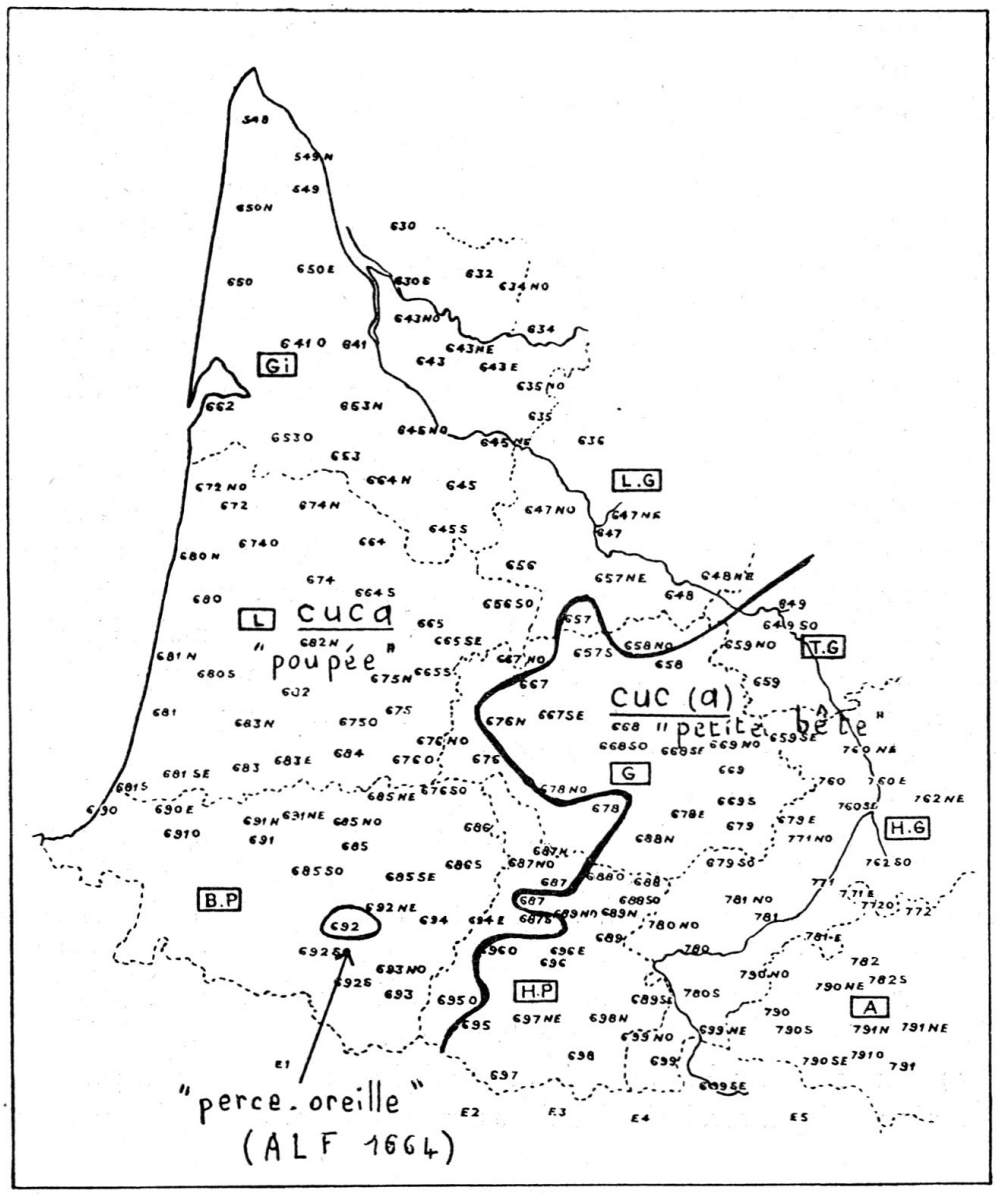
1) Sens de base : valeur générique.

2) Fixation déterminée du sémantisme à l'intérieur d'un parler, mais toujours en relation avec le sémantisme du parler voisin : de telle sorte que l'inconscient du locuteur est toujours plus ou moins embarrassé par une foule de valeurs — pour lui secondaires mais essentielles pour le locuteur du parler voisin — ce qui empêche le terme de se fixer définitivement et le maintient dans sa polyvalence.

3) Sens contextuel : innovation stylistique éventuelle [1], soit par caractérisation, soit par revalorisation de la forme « pure ». Il y a là balancement

1. V. à ce sujet ce que nous avons dit des *impulsions nominatrices* dans notre article, déjà mentionné, de la *RLiR*.

constant entre parole et langue; entre innovation stylistique et système, entre valeur précise et valeur générique ; et c'est certainement en gascon (beaucoup plus qu'en catalan où abondent les formes composées) que le phénomène est le plus apparent puisque sur 58 attestations de notre radical, il n'y a pas moins, sauf erreur, de 44 cas de formes « pures ». C'est là, pensons-nous, une originalité lexicale du gascon.



cuc(a) en gascon

Il nous reste à dire un mot sur l'extension géographique du terme en Aquitaine et dans les parlers limitrophes. C'est essentiellement un mot de la Gascogne orientale (cf. carte), couvrant approximativement les Hautes-Pyrénées, le Gers, la Haute-Garonne et l'Ariège. En languedocien, on verra que le terme, dans son acception de « lente » (cf. *ALF* 757), étend son domaine un peu plus vers l'est (Ariège, Aude). Partout ailleurs, le terme réduit au radical est inconnu en gallo-roman méridional. En revanche, il est en général en catalan, comme nous le verrons, et dans les autres parlers hispaniques : ce qui constitue un trait de plus quant aux affinités, bien connues, entre gascon et parlers ibéro-romans. La Gascogne occidentale semble pourtant ignorer totalement le terme avec cette valeur, mais rien ne nous dit qu'il n'y soit employé dans une acception quelconque que l'*ALG* ne laisse pas transparaître. On voit en effet que, dans le sens de « perce-oreille » (cf. *ALF* 1664), le mot apparaît isolément plus à l'ouest, soit au point 692. Mais les données de l'*ALG* sont largement suffisantes pour conclure, sinon à l'inexistence complète du sémantème en Gascogne occidentale, du moins à une rareté vraiment remarquable [1].

A côté du gascon, c'est le catalan qui, nous l'avons dit, présente le plus d'attestations de ce terme dont l'aire d'extension couvre, la plupart du temps, toute l'étendue du domaine. Cf. Fabra, *Dicc. gen. de la llengua cat.*, p. 509-510 : *cuca* : « Nom que es dóna a un gran nombre de bestioles pertanyent principalment als grups dels insectes, miriàpods i aràcnids : *cnca de llum, de Sant-Joan, de Nostre Senyor* » etc ; *cuc* : « Nom que es dóna a un gran nombre d'animals invertebrats que tenen el cos tou, cilíndric, llarg i prim, generalment contràctil i dividit en segments : *cuc de terra, cucs intestinals, cuc solitari, cuc de seda* ». V. aussi Griera, *Tresor de la llengua, de les tradicions i de la Cultura popular de Catalunya*, IV, p. 272 sq. : *cuc, -a*. L'auteur y donne de très nombreuses acceptions où la valeur générique de *cuc* « ver » est particulièrement apparente : *cuc blanc, cuc del blat, cuc de cols, cuc de fem, cuc de llum, cuc de l'orella, cuc de sabatot, cuca de cent cames* etc. V. encore Griera, *Atlas ling. de Catalunya*, c. 591 : *cuc* « ver » : le terme générique couvre tout le domaine avec les Baléares ; c. 592, « ver de blé » : ici *cuc*, à l'inverse du gascon, est rarement employé

1. Le sémantisme générique de « petite bête » est assumé ici, entre autres termes, par *barbòt*. Mais il est intéressant de constater que le terme enfantin *cuca* n'y est pas inconnu puisqu'il y a pris une valeur spécifique et désigne le pansement, la « poupée » que l'on met autour d'un doigt blessé (cf. carte).

sans déterminant [1], de même que pour le « ver du bois » (c. 593) où *cuc*, employé absolument, n'apparaît que quatre fois [2]. Le terme est également fréquent en aragonais : cf. *ALG*, 65 : « ver de terre » : *cuco* (E^3, E^4) ; « ver luisant » : *cuqueta de luz* (E^3) ; « charançon » : *cuco(s)* (E^2, E^3) ; Griera, *Atl. lg. cat.*, 591 : « ver » : *cuco* (pts 1, 2, 15, 16, 17). Pour les autres parlers hispaniques, cf. Corominas, *Dicc. crít. etim. de la lg. castell.*, 1, 963 : *cuco* « orugo o larva de cierta mariposa nocturna », *cuquera*, arag. *gusanera* (plaie où se forment des vers), *cucar* « salir corriendo el ganado cuando le pica el tábano » ; I, 961-2 : *cucaracha* (blatte) « derivado de *cuca*... que en ciertos romances significa *bicho, sabandija* (reptile) genéricamente, y en dialectos castellanos vale *cucaracha* ; I, 830 : *cocolumbrero* « *luciérnaga* » (salmantin), *coco* « *gusanillo* ». « En Cespedosa (prov. de Salamanque), se llama *coco* a todo insecto desconocido (*RFE* XV, 275) », astur. *cocu* « gorgojo » (charançon) ; a Bogota *cucarrón* « escarabajo y otros coleópteros » etc. V. aussi le *Dicc. de la lg. esp. de la Real Acad. esp.* (17e éd.), p. 379 : *cuco, -a/coco* « oruga o larva de cierta mariposa nocturna ». Pour *cuco/coco* « croquemitaine, être monstrueux », cf. ci-après.

Voyons maintenant l'extension du mot dans les parlers occitans autres que le gascon. Peu de chose à tirer des dictionnaires d'Honnorat et de Mistral qui ne localisent qu'approximativement les formes : cf. Honn., I, 620 : *cuca* « taupe », « sorte de vermisseau » (d'après Doujat, donc en toulousain), « insecte, chenille » ; Mistral, *Trésor*, I, 685 : *cuca* « chenille, vermisseau », « artison, mite », « ver luisant en Gascogne », « lente, œuf de pou dans l'Aude », « femme perfide ». Ces quelques localisations situent donc le terme près de Toulouse ou dans l'Aude, c'est-à-dire dans des parlers proches du gascon ou du catalan. L'examen de l'*ALF* confirme d'ailleurs ces localisations : v. en particulier les cartes : *crapaud* (346), *chenille* (267), *perce-oreille* (1664), *ver blanc* (1739), *lentes* (757). En effet :

— ou bien le radical de certains noms d'animaux est douteux et représente, sinon tout autre chose que notre *cuc*, du moins une forte contamination, de ce dernier avec autre chose [3], ou bien *cuc* ne se présente qu'en Gascogne et en Roussillon. Le seul apport intéressant de l'*ALF* est celui de *cucas* « lentes », mot qui couvre une aire extra-gasconne et

1. Huit points sauf erreur : 14, 24, 41, 43, 55, 60, 63, 93.

2. Pts 41, 55, 56, 101.

3. Cf. *cocar, cocarela*, etc., « escargot » ; [*kukạro, kokwạro*], etc., « hanneton ». Pour ces termes, cf. ci-après.

extra-catalane assez vaste (Ariège, Aude), mais toujours en contact avec les domaines du gascon et du catalan. Il semble donc bien que notre terme, avec son radical non palatalisé, soit spécifique des parlers ibéro-romans au sens très large (idiomes hispaniques *stricto sensu*, catalan et gascon).

Dans les autres langues romanes, notre base est bien moins largement attestée mais on relève, de-ci de-là, dans les dialectes italiens, des désignations de petites bêtes qui paraissent bien avoir certain rapport avec elle. En Ligurie par ex. : [*kükẹ́t, -a, i kükẹ́ti*] « ver(s) à soie », [*smènsa di kükẹ́ti*] « semence de ver à soie » (cf. *AIS* VI 1160, pts 177, 193); *cucucciata, cococciara* « courtilière » (*AIS* III 467) ; *cocorasta* et var. « scarafaggio » (scarabée) (*AIS* III 472, pt 185). Pour le sarde *kuggurra, kukkurra* « perce-oreille, chenille », cf. ci-après [1].

Le principal intérêt des formes italiennes, c'est qu'elles paraissent bien offrir une variante palatalisée de notre radical : KUKY (cf. ci-après) les valeurs sémantiques des différents termes offrant un témoignage assez sûr de leur rattachement possible à cette base. Ex. : *cuccia* « teigne » (*AIS* IV 683, pts 682, 710); *cucciu, -a* « lapin » (*AIS* VI 1120); *cucciuso* « scarabée, blatte, cafard » ; *cucese/coce* « courtilière » (*AIS* III 467) ; *coccia* [2] « semence de ver à soie » (*AIS* VI 1160) etc. La pluralité de formes comme *cucucciata, cococciara* d'une part, et *cucese, coce* d'autre part pour la courtilière, le polymorphisme [*smènsa di kükẹ́ti*] et *coccia* aux même points ne semblent pas dus à de pures coïncidences. Il y aurait à faire là une étude précise qui dépasserait les limites de cet article [3].

1. Cf. Poggi, *Appellativi sardi della forfeechia*, in *Atti della Reale Acad. d'Italia* ; C. R. Wagner, *Vox. Rom.*, VII, 333-337, Pour les désignations sardes de l'escargot et de la limace du type *gogga, barrakkokku*, etc., qui remontent probablement à une base *cŏccu, cf. ci-après.

2. Avec, comme toujours, une attraction possible d'un type *coccia* « coquille, écorce » (cf. ci-après).

3. Nous avions pensé primitivement à un rapprochement possible entre le rad. roman KUKK et le suisse alémanique *gueg*, terme générique qui entre en composition dans de nombreuses désignations s'appliquant à diverses bêtes : *gold-guege, gold-gueg(l)i*, « cetonia aurata » ; *dunner-gueg* « carabus auratus » ; *wetter-gueg* « salamandra atra » ; *nacht-guege* « ver luisant » ; *schin-guege* « Goldkäfer » ; *herr-gott-guege, christkindliguege*, etc. Cf. Thurmherr, *Benennungsmotive bei Insekten, untersucht an schweizerdeutschen Insektennamen, unter besonderer Berücksichtigung der Ostschweiz*, Diss. Zürich 1938. *Gueg(e)* ne concerne pas seulement le domaine des coléoptères (*Käfer*), mais aussi celui des insectes en général et « allerlei kleines, widriges und zum Teil auch schädliches Getier ». Nous

Passons maintenant aux différents problèmes linguistiques posés par l'existence d'un radical KUKK. Tout d'abord son étymologie.

Il semble bien, d'après Corominas, que cette base, avec ses différentes acceptions, se ramène à un type d'onomatopée enfantine qui a pu se développer, selon les langues romanes, dans des directions sémantiques assez diverses, mais dont le sémantisme générique (petite bête ou bête en général) reste partout nettement visible [1].

Du point de vus phonétique, trois problème doivent être examinés : 1) Le vocalisme; 2) La palatalisation de la consonne finale 3) La sonorisation de la consonne initiale :

retrouvons donc ici, semble-t-il, à la fois la même valeur sémantique et un phonétisme voisin de celui de notre *cuc*.

M. J. Hubschmid, que nous avons consulté et qui a bien voulu nous faire profiter de sa haute compétence, considère ce rapprochement comme vraisemblable, mais à une condition : que le mot soit d'origine gothique. *Gueg* remonte en effet à l'anc. germ. **gōga-*, et l'on sait qu'au *ō* de l'anc. germ. correspond un *ū* dans les dialectes germ. orientaux plus tardifs ; les occl. sonores *b, d, g*, d'autres part, se sont assourdies dans les mêmes parlers (cf. Mél. Duraffour, 1939, p. 230-240) : si bien qu'à l'anc. germ. **gōga-* (> suisse além. *gueg*) doit correspondre un **kūk* en goth. tardif. Comme d'autre part *gueg* n'apparaît qu'en s. além. et dans les dialectes bavarois (cf. *Schwz. Idiotikon*, II, 160-163) qui ont emprunté au goth. un assez grand nombre de mots, on peut supposer que *gueg*, dans ces parlers, c'est un emprunt au germ. orient. Cette ingénieuse explication, hautement valable pour le s. além., nous paraît toutefois difficilement applicable au roman, et cela pour deux raisons :

1) Il faudrait supposer à notre KUKK un prototype germ. **gōga-*, ce qui n'est pas impossible à priori, mais se présente en l'occurrence comme tout à fait contraire à l'hypothèse étymologique, qui nous paraît fondée, proposée plus loin.

2) En supposant même, comme c'était notre première intuition, que le rad. onomatopéique et enfantin KUKK ait été également prolifique dans certains parlers germ., on voit mal comment le prototype aurait pu être un **gōga-*, mot où la séquence des deux sonores rend assez improbable toute nuance d'expressivité.

Il nous semble donc, jusqu'à plus ample informé, qu'il faille dissocier le s. além. *gueg* (< **gōga-*) de notre rad. *KUKK*, dont le consonantisme sourd et expressif nous paraît assuré depuis longtemps, indépendamment de toute influence gothique. M. Hubschmid n'exclut pas d'ailleurs la possibilité d'une formation expressive récente (cf. *Schläuche und Fässer*, Bern, 1955, p. 118 sq.) et fait très justement remarquer « dass Wörter der affektischen Sprache aus Substratsprachen stammen können und nicht immer junge Neuschöpfungen zu sein brauchen (cf. C. R. de Wagner, *Diz. etim. sardo*, Z. f. r. Ph., 77, p. 235).

1. Cf. Corominas, *Dicc. crit. etim.*, I, 961 sq. et 830 : « *cuco*, en sus varios significados contiene un agregado de homónimos de sentido y formación diversos, pero todos ellos de creación expresiva y onomatopéyica » — « *coco*, gusanillo, voz de creación expresiva del lenguaje enfantil ». Pour le sémantisme des radicaux expressifs du type *kak-*, *kok-* etc., cf. Lehmann, *Le sémantisme des mots expressifs en Suisse romande*, Berne, 1949, p. 21-26 et 56-58.

1) Pour ce qui est de la voyelle, la présence d'un double phonétisme : [*kok*] et [*kuk/kük*] (cf. *supra* les formes : *cuc, -a, coc, -a, cuco, coco*) postule au départ un type à vocalisme double : soit **cūccu, -a* et **cŭccu-a*. Si la voyelle longue de **cūccu*, contrairement aux lois de la phonétique latine, n'a pas provoqué la simplification de la géminée *-cc-*, c'est précisément à cause du caractère expressif du mot [1] : une forme *cuga* ou *coga*, en effet, n'est nulle part attestée et l'unique ex. de *goguet*, cité plus loin, provient très probablement d'un **goquet*, par assimilation. Les types gascons et catalans, sauf de rarissimes exceptions en gascon, postulent un **cūccu*, les autres parlers ibéro-romans ou italiens attestent les deux étymons [2].

2) Les formes ital. : *cucciu, coccia, cuccia, coce*, etc. postulent l'existence d'une variante à radical palatalisé : KŪKY ou KŬKY, soit : **cūciu, -a/ *cŭciu, -a/*cŭce* (comme : *ERĪCIU > *riccio* ; FACIO > *faccio* ; LUCIO > *luccio*, etc. ; cf. Meyer-Lübke, *Gramm. stor. della lg. it. e dei dial. tosc.*, p. 108-109).

3) Nous reviendrons plus loin, à propos de *cuçon*, sur la sonorisation de l'initiale. Signalons simplement, en gascon, l'unique forme *goguet* « ver de terre gris » (*ALG* 65 +, pt. 690 E), déjà vue plus haut, en relation manifeste avec le type *cuquet*.

Disons maintenant un mot des sémantismes secondaires, à coloration généralement maléfique, développés autour de notre radical. Nous pensons en particulier au sens, largement attesté en Espagne, de *coco* « croquemitaine », « fantasma que se figura para meter miedo a los niños » ; *coca* « en Galicia y otras partes, tarasca que sacan el día del Corpus » ; cat. *cuca fera* « dragón alado, monstruo de la mitología popular » ; astur. *cuca rabona* « ser imaginario de que hablan las rimas populares », etc. (cf. Corominas, *op. cit.*, I, 306, 830 et 961 sq.). Il s'agit là, comme le signale fort bien Corominas, non d'une dérivation sémantique d'un mot par rapport à l'autre, mais plutôt de sémantismes parallèles créés en même temps autour d'un même radical expressif du langage enfantin [3]. Ces sémantismes parallèles ou dérivés se retrouvent aussi en gascon : *cuca*

1. On sait que, dés l'indo-européen, la plupart des consonnes géminées ne se rencontrent que dans les hypocoristiques et les mots du langage enfantin : voir l'ex. classique de lat. *atta* « papa » (cf. Meillet, *Les dial. indo-europ.*, p. 43).

2. Ou encore un troisième, avec attraction possible du type *cŏccu, -a*, dont nous parlerons plus loin.

3. Corominas a d'autre part montré (I, 830, note 1) que le même double sémantisme (petite bête + être monstrueux) se retrouvait dans l'autre rad. enfantin *bab-* auquel nous avons fait allusion au début de cet article (cf. occ. *babòt, babau, babaròta*, etc.).

« épouvantail ; être sournois, renfrogné, personne qui fuit la compagnie (Palay) ; croquemitaine ; vipère ; chouette qui annonce la mort », etc. ; v. aussi Mistral, *Trés.* : « femme perfide ». Nous retrouverons des valeurs analogues à propos de *cuçon*.

Nous avons vu que le phonétisme expressif du *cuc*, *cuca* trahissait très probablement une onomatopée du langage enfantin ; mais cette expressivité même condamnait notre terme à élargir considérablement ses valeurs, de l'intérieur d'abord, par suite de l'imprécision de son sémantisme, de l'extérieur ensuite, par collision avec des radicaux onomatopéiques semblables. Il y a évidemment des rencontres homonymiques ou paronymiques peu probables (je pense par ex. à un radical comme *kuk-*, si fréquent en occitan avec des sens divers : gâteau, omelette, beignet, etc. : cf. *ALF*, cartes 627, 940, 1765) : il n'y a là aucune coloration expressive. Mais quand il s'agit de noms d'animaux à base onomatopéique, les réactions réciproques entre signifiant et signifié, entre notion et signe, sont constantes ; si bien que l'onomatopée, toujours plus ou moins en état de tension sémantique, ne peut manquer de s'accrocher à d'autre radicaux de forme et de sens voisins. Il est assez évident que des bases comme **cŏccu* (cf. grec κόκκος), aux aboutissants sémantiques si divers (coche, coque, coco, œuf, cosse, cocon, noix, coquille, escargot, etc.) [1], **cŏccu*

1. Cf. *FEW* II/1,822 et occ. [*kukar*, *kukarelo*] « escargot » (*ALF* 481, pts 873 et 855). Voir en outre les formes dial. ital. : *cüchia* « coquille » ; *cucunaia* « coquille d'escargot » ; *cocchiola* « coquille d'œuf » ; *coccola* « coquille, enveloppe de la châtaigne », etc. (*AIS*, III, c. 460, 461 ; VI, 1133 ; VII, 1292) ; les formes sardes : *barrakokka* « limace. escargot », *te-lakukka* « gongilo », *kogu* « gongilo », *kugurro* « chenille et limace », *azza-kauga* « gongilo », *atti-ligugu*, *atti-kauga*, *ti-li-gugu* *ẓaba-gugu* « gongilo ». Toutes ces formes remonteraient, d'après Guarnerio, à une base *cŏccu, plus ou moins altérée par de multiples contaminations (cf. *Postille sul lessico sardo, terza serie : lacerta in diversi appellativi di animali*, *Rom.*, XXXIII, p. 59). Voir aussi ALCo, 1352, 1354 : *gogga*, *barrakkokku* « escargot, limace » (pts 50, 51). Pour *kugurra/kukkurra*, « chenille, perce-oreille », cf. Poggi, *Appell. sardi...* et C. R. Wagner, *Vox Rom.*, VII, p. 333-337. Wagner repousse avec raison tout croisement avec *cochlea* et s'appuie sur la présence du suff. non latin *-urra* pour supposer un terme préromain, entré en concurrence avec lat. ERUCA, sans avoir été complètement refoulé par lui : ce serait donc un archaïsme en Sardaigne. Ne pourrait-on pas voir, là encore, un rad. onomatopéique enfantin éventuellement contaminé par CŎCCU ? V. aussi esp. *cucas* « nueces, avellanas y otros frutos y golosinas análogas » (Corom., I, 830) qui représenterait au contraire l'attraction de *cuca* (<**cucca*) sur *coca* (< **cŏcca*). Mais nous répétons avec Corominas qu'il est très possible qu'il s'agisse de « voces infantiles expresivas, creadas contemporáneamente, sin derivación semántica de la una a otra ».

« coq » [1], **cuccu* (*cŭcūlu*) « coucou, chouette » [2] ont pu aisément se croiser avec un type **cuccu* désignant génériquement toute bête. A plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'une onomatopée qui s'est clairement sémantisée grâce à une suffixation prolifique, comme cela semble être le cas pour les mots du type [*kukạro*], [*kukwạro*], [*kakwạro*] « hanneton » [3]. Mais en ce qui concerne les domaines gascon et ibéro-roman qui nous intéressent ici, il semble bien qu'on ait affaire à un type fermement établi tant du point de vue phonétique (prédominance du vocalisme en *ū*) que sémantique (petite bête : insecte, larve, ver, etc.) ou morphologique (forme « pure », sans suffixation); son extension géographique, d'autre part, est spécifique de ces mêmes domaines.

Cuc, Cuçon.

Nous voulons examiner maintenant les rapports éventuels entre notre radical *cuc* et le terme *cuçon*, *coçon* (et var.) qui désigne, dans divers parlers

1. Cf. [*kukẹ́lo*], [*kukẹrla*] « cocotte » ; [*kukẹ́t*] « roitelet » (*ALF*, 1509, 1697).

2. Le rad. onomat. de **cŭccūlu/cūccu* « coucou », bien connu, a pu facilement s'accrocher avec notre terme générique : v. les nombreux types *kuk*, *kuko* en italien (*AIS* III, 505) où il peut également désigner d'autres oiseaux caractéristiques par leur cri : hibou ou chouette. Voir en particulier les formes sardes *cuccuvaia*, *cuccumeu* (*AIS* III, 507) et *cuccugnau* (III, 593 N) ou de l'extrême sud de l'Italie : *kukkuvedda*, *kukkuvella*, etc. Pour d'autres sens de de *cucco/cocco* en ital., cf. Battisti-Alessio, *Diz. etim. ital.*, II. Là encore, on constate la même alternance vocalique *u/o* remontant à *ū/ŭ* ou *ŏ* : *cucco/cocco* : 1) « œuf » ; 2) « persona favorita, figliuolo più amato » (cf. franc. *coco*); 3) « coucou » et « uomo sciocco, rimbambito » (à ce sujet, cf. *FEW*, II/2, 1453). V. en outre *ALF*, 694 « hibou » et gascon *cuca* « chouette plus petite qui annonce la mort » (*ALG*, 22, pt 696 o). Pour les interférences avec *cuc*, *-a* dans les désignations onomat. de la rainette et du petit crapaud de pluie, v. notre article de la *RLiR*.

3. Les noms du hanneton en prov. alpin et en franco-prov. présentent un rad. *kuk-/kok-/kak-* avec des suffixations parfois obscures, mais dont l'origine onomat. paraît bien assurée : cf. *ALF*, 683 : [*kukarụ*] (pt 861), [*kukwaro*], [*kakara*], [*kakara*] (pts 827, 837, 849, 879, 921, 931, 940, 942, 980), [*kokabuzire*] (933), prov. ital. (pts 972, 982, 992). Des formations semblables, avec une suffixation peu claire mais un rad. expressif indubitable, se retrouvent jusque dans les dialectes français [*kakwar*], [*kakwel*], [*kakwen*], [*kakwal*], [*kakwan*] [*kakwadj*], etc. (Rhône, Allier, Nièvre, Saône-et-Loire, Jura Suisse, Doubs, Haute-Saône, Vosges, Haute-Marne). V. aussi Rolland, *Faune pop. de la France*, III, 330. La Haute-Savoie présente une décomposition intéressante de [*kokwara*], motivé *koka* + *wara*, avec un type *koka* d'une part (pt 944) et *wara* d'autre part (pts 947, 957). Cette forme *wara/vara* est très prolifique en Suisse (pts 968, 976, 977, 978, 979, 988, 989). Nous sommes loin, semble-t-il, de notre terme générique gascon *cuca*, mais cette motivation curieuse paraît bien indiquer une certaine autonomie sémantique d'un type *koka* dans la conscience des sujets parlants.

gallo-romans et en particulier en occitano-catalan, le charançon, la vrillette du bois ou autres insectes assimilés. Cf. Mistral, *Trés.* 1, 685 : « charançon, mite, ciron, acarus », etc. : *cussoun/coussoun* ; var. *quissoun*, *quessou* (carc.), *quissou* (montp.), *couissou* (rouerg.) ; *ALF* B 1492, « charançon » : [*küsu(n)*], Gascogne et langued. occid. ; [*kusun*], langued. orient. et prov. : rarissime sous cette forme, on a plutôt un type composite [*kurkusun*] dû sans doute à l'attraction de *corcolh* [1] > CŬRCŬLIO ; *ALMC* « charançons divers ou vrillettes du bois » (c. 355 et 356) : [*küsu*] à l'O. du domaine ; [*kusu*] rare (5 points sauf erreur) ; types composés : [*kurkusu*] à l'E. du domaine ; quelques types à diphtongue : [*kuysu*] ou dissimilés : [*kasu(s)*], [*karkasu*] ; *ALLy* « charançon du haricot et vrillette du bois » (c. 260 et 248) : [*kèrsǫ̃*] (260, pt 12), [*gusǫ̃*] (pts 13, 14), [*kósǫ̃*] (c. 248, pt 4). V. aussi cat. (*ALG* 57, pt E[5]) et franç. *cosson* (cf. Bl.-Wart., 154 ; *FEW*, 11/2, 1244 b ; Godefroy, *Dict. anc. lg. fr.*, II, 322). En Gascogne (cf. *ALG* 57 « charançon ») le terme est général et couvre tout le domaine. On y retrouve l'alternance vocalique : *ü/u* avec une nette prédominance de *ü* [2].

L'étymologie de ce terme n'a pas encore reçu d'explication très sûre. Avant de donner la nôtre, examinons rapidement les diverses hypothèses proposées :

1) *cuçon* < *COSSŌNE (dér. de COSSUS) (cf. *REW* 2278). Cette étymologie est à priori extrêmement plausible. Le type latin *cossus* « espèce de larve qui vit sous l'écorce des arbres, cosse, vers de bois », bien qu'attesté chez des écrivains tardifs (Pline l'Ancien, Végèce) est bien connu et offre une base sémantique sûre. Il semble bien être à l'origine de formes romanes telles que franç. *cosse*, *cosson* « ver de bois, charançon », ital. *cosso* « teigne, verrue » (cf. Bl.-Wart., 154). Pour la base *cossus* dans les noms du hanneton, cf. Bertoni, *Arch. Rom.*, III, p. 101-102 [3]. V. aussi

1. Cf. cat. *corcoll* et *gorgoll* (*REW* 2414)

2. Le type *coçon* couvre *grosso modo* une bande orientée SO-NE coupant la Gascogne en deux. Partout ailleurs on a le type en *ü* : [*küsu(n)*] à l'exception de la Gironde où le vocalisme en *u* reparaît sporadiquement (pts 549 N, 630 S, 643, 643 E, 643 NO, 650, 662). Signalons d'autre part un type non suffixé [*kụso*] (pt 697 NF) sur lequel nous reviendrons plus loin, et quelques types contaminés (sans doute par [*krüši*] « craquer ») : [*krüsu*] (pts 689 NO, 698 N) et [*krüšu*] (689, 696, 696 E, 698). L'*ALG* atteste on outre quelques formes d'oïl intéressantes : [*kòsǫ̃*] et [*küsǫ̃*] (pts 630, 632 et petite Gavacherie : 635 et 635 NO).

3. « Nel soprasilvano si ha *tgiess*, pl. *coss.* « maggiolino » (anche *co* estratto dal plurale...). A Poschiavo : *kos* « chrysalide » ; *ko* « larve du hanneton » en Suisse et Loire,

Corominas (II, 853 sq.) et Horning, *Rom.*, XLVIII, 187. Ce radical, avec sonorisation de l'initiale (cf. *infra*) se retrouve peut-être dans les formes gasconnes : [*gusmart*],[*gusmąwt*] > [*guhmąwt*], [*gurmawt*] (cf. *ALG* 65 +, pts 665 S, 672 NO, 680) et dans l'esp. *gusano* (Corom., II, 853). Mais si **cossōne* peut expliquer gasc. et occ. [*kusu̧(ṅ)*] l'explication se heurte à une difficulté phonétique pour [*küsu(ṅ)*] et esp. *gusano*. C'est ce qu'a bien vu Corominas qui postule, parallèlement à *cossus*, une base **cūssus/cūssa* [1]. Cette base pourrait rendre compte des forme lombardes du type [*küza*] : *cusa*, *cusetta*, *cius*, *cüs* « charançon du blé [2]. Toutefois, l'argument majeur contre **cossōne/cūssōne* comme seul et unique prototype de *cuçon* nous est fourni par la forme du gascon de Bethmale : *küçu̧*, qui présente un *-ç-* interdental (cf. *ALG* 57 et 58, pt 790 S) [3]. Le [*küçu̧*] bethmalais postule donc pour l'ensemble du gascon une base **CŪCIŌNE* (cf. **ERICIŌNE* > [*ériçu̧*]). Et comment ne pas voir dans cet étymon le type **cūciō/cūciōne* (avec le radical palatalisé *kuk'*) dont nous avons parlé ci-dessus ? Le terme est d'ailleurs attesté dans la basse latinité (cf. Marcellus Empiricus, 408 p. C.), avec le sens de « mille-pattes, insecte » et surtout de « cloporte ». Certes, le mot est cité sous la formes *cutiones* [4] qui ne saurait convenir puisqu'elle eût normalement abouti, en bethmalais et en gascon, à [*küzu̧/küdu̧*] (cf. POTIŌNE > *puzu̧(ṅ)/pudu̧(ṅ)* ; TITIŌNE > *tizu̧(ṅ)/tidu̧(ṅ)*, etc.). Mais ceci ne saurait poser de problème, étant donné les confusions fréquentes, en lat. vulgaire, entre *ty* et *ky* (cf. à ce sujet Battisti, *Avv. allo st. del. lat. volg.*, p. 151-152). La forme *cuciōnes* est

Nièvre (*ALF* 907, 919, 903, c. 1740). Rougemont : *ko* « ver du fromage et larve du hanneton », *ko* « ver luisant » (Haute-Marne) etc. ».

1. « Ciertamente podría imaginarse que, existiendo en latin desde fecha antigua una variante *cūssus*, junto a *cossus*, la vocal larga hubiese determinado, según acostumbrada en latin arcáico, la simplificación de la *-ss-* geminada; por desgracia ignoramos la etimología del lat. *cossus* : Ernoud-M. guarda silencio, las conjeturas de Walde-H. son inciertas, y por lo demás no prestan asidero a la existencia de una variante antigua **cūssus*, que asi no tiene otro apoyo que el oc. *cussoun* ».

2. Notons que les formes lomb. et l'esp. *gusano*, avec un *z* sonore, postule un type **cūsu*, comme l'a montré Corominas (cf. *supra*). Tout autre est donc le type gascon [*kü̧so*] « charançon » (unique, pt 697 NE), avec un *s* sourd, qui remonte à une base **cūcia* (cf. ci-après).

3. On sait que dans ce parler et les quelques parlers voisins les groupes assibilés *-ky-* et *-tty-* ont abouti à une sourde interd. dans des conditions assez semblables à celles du castillan. Cf. Schönthaler, *Die Mundart der Vallée de Bethmale*, p. 76 et 87 sq.

4. « Cutiones vel bestiolae sunt multipedes cute dura et solida, quae tactae complicant se in orbem pilulae rotundissimae » (*Marcellus*, éd. Niedermann, 1916, IX, 33).

d'ailleurs également citée par Du Cange (*Gloss. mediae et inf. latinitatis*, II, p. 684) : *cutiones vel cuciones*. Reste la question du vocalisme. Ernout-Meillet postule un *cūtiō/-ōnis* (p. 249), à cause sans doute de l'étymologie qu'il propose et dans laquelle il voit un dérivé en *-ō(n)* de *cŭtis* (probablement sous l'influence de la citation de Marcellus : « cute dura et solida »). Mais cette étymologie et, en conséquence, le vocalisme du radical nous paraissent très incertains. Nous ne voyons donc pas d'inconvient, en tenant compte de tout ce qui a été dit dans cet article, à postuler une base *CŪCIŌ/CŪCIŌNE qui justifierait parfaitement les formes bethmalaises et pangasconnes [1]. Quant à l'alternance vocalique : *u/ü*, elle pourrait aisément s'expliquer par référence à la loi Fouché [2] sur l'abrègement des voyelles longues en syllabes inaccentuées : *cūtiōne* devenant normalement *cŭtiōne*. Les cas de conservation du *ū* (> *ü*) étant dus à l'analogie du nominatif à radical accentué.

Un autre argument en faveur de notre étymon nous est fourni par les quelques cas d'anticipation du yod dans les formes du Massif Central telles que [*kuysụ*] (cf. *supra*) qui seraient inexplicables en partant de *COSSŌNE/CŪSSŌNE. Les relations sémantiques enfin, entre *cuc* et *cuçon*, ressortent nettement de l'examen de cartes comme *ALG* 57 « charançon » qui montrent d'une part : gascon *cuçon* et, d'autre part, arag.-cat. *cuc(o)*.

On pourra nous objecter la forme d'oïl *cosson* où l'on attendrait normalement **coisson/cuisson* < CŬCIŌNE [3]. C'est ici, pensons-nous, qu'a pu intervenir une base *COSSŌNE (dér. de COSSU), soit comme unique étymon, soit en relation avec *CUCIŌNE. Il n'est pas impossible non plus que le CŪSSU cité plus haut soit dû à un croisement déjà ancien de COSSU et de *CŪCCU, croisement déjà pressenti par Corominas [4]. Deux types : *COSSŌNE/CŪSSŌNE (dér. de COSSU/*CŪSSU) et *CŪCIŌNE (dér. de *CŪCCU) auraient pu donc interférer. Mais l'hypothèse de cette contamination n'est pas nécessaire pour expliquer les formes occitano-catalanes (< CŪCIŌNE) ou fran-

1. Pour les formes ital. *cuccio, cuccia*, il pourrait s'agir, soit d'une réfection ancienne **cūciu, cūcia*, soit d'un cas de conservation du nominatif, comme cela se produit parfois en ital. (cf. Rohlfs, *Hist. Gramm. der ital. Spr.*, II, § 344).

2. Cf. *Phonét. hist. du français*, II, p. 184 sq.

3. Cf. Fouché, *op. cit.*, p. 403-404.

4. « Pero éste (le type *CŪSSU), no hallándose documentado hasta fecha moderna, podría explicarse por un cruce, por ej. con el tipo *cuc* « gusano » tan ampliamente difundido en lengua de Oc y general en catalan ».

çaises (< COSSŌNE) [1]. Certes, il peut paraître difficile, à priori, de séparer le franç. *çosson* de l'occ. *cuçon* dont les valeurs sémantiques sont si voisines, mais la phonétique nous y accule.

En dernier lieu, nous voulons incidemment dire un mot au sujet de l'ancien occ. *cusson* « personne vile, goujat, coquin, vaurien » (cf. Raynouard, *Lex. Rom.*, I, 533), dont l'étymologie est contestée. L'étymon COCTIŌ « courtier, revendeur » a été repoussé à juste titre par M. v. Wartburg, de même qu'un burg. *KUSKIS, romanisé en *CUSCIO [2]. Il nous semble difficile de séparer le *cuçon* de l'a. occ. du *cuçon* moderne qui a lui aussi, à côté de son sens de base, des valeurs sémantiques diverses, mais nettement péjoratives (personne agaçante, importun, avare ; cat. personne lâche, vulgaire, etc.) [3]. L'ancienne alternance *cutz* (< *CŪCIŌ)/ *cussó* (< CŪCIŌNE) ne semble laisser aucun doute à ce sujet [4]. Reste évidemment le problème étym. de vieux français *coçon* « revendeur, courtier « et de ses correspondants romans (it. *scozzone*, sicil. *guzzuni*, etc. ; cf. *REW* 2017) dont le rattachement à lat. *coctio* pose des problèmes phonétiques (v. à ce sujet *FEW* II/1,832). Mais ne pourrait-on pas supposer la même évolution sémantique en français : *cosson* « charançon » etc. (< *COSSŌNE) prenant comme en occ. diverses valeurs péjoratives dont « revendeur, courtier » ? Subsiste néanmoins la difficulté phonétique de rattacher au même prototype les formes françaises (sans anticipation du yod) qui postulent un *-ss-* et les formes italiennes en *-zz-* qui supposent un quelconque groupe palatalisé puis assibilé (*k'* ou *t'* > *dzy*) : il faut donc admettre que les types italiens rejoignent la base *CŬCIŌNE de l'occitan [5].

1. Un dernier problème : celui de la sonorisation de l'initiale dans les dérivés des bases KOSS et KUKK. Cf. gascon « ver de terre gris » (*ALG* 65 +) : *goguet* (pt 690 E), [*gusmart/guhmawt/gurmawt*] (pts 665 S, 680, 672 NO) ; esp. *gusano* ; arag. *gusarapo* « ver de terre » (*ALG* 65, pt E[3]) ; franco-prov. [*gusõ*] « charançon du haricot » (*ALLy* 260, pts 13, 14). Il n'y a pas là de difficulté : cette alternance *k/g* à l'initiale, dans les langues romanes, est bien connue : cf. Fouché, *Phon. Hist. Rouss.*, p. 96 et Guiter, *Étude sur la sonorisation du « k » initial dans les langues romanes*, *RLR*, LXIX, p. 66-79. V. par ex. arag. [*kurkul'ato*] « charançonné » (*ALG*, 58, pts E[2], E[3]), face au cat. *gorgoll* et cast. *gorgojo* (cf. *REW* 2414).

2. Cf. *Die burgundischen Wörter im Franko-prov.*, in *Zt. f. rom. Phil.*, II, p. 304. V. aussi Jud, *Zum burg. Wortgut des Frankoprov.*, in *Vox Rom.*, II, 13.

3. Voir aussi les valeur péjoratives de *cuca* (cf. *supra*).

4. Cf. Levy, *Prov. Suppl. Wört.*, I, 431 : *cutz* « personne vile », Grundwort zu *cuson* : *cutz vilis persona* (*Don. Prov.* 59 a, 26).

5. Il y a encore un autre type qui a pu interférer sémantiquement, à savoir : a. occ. *cusco(n)* « goujat, coquin, vaurien », *cusca* « coquine » (cf. Rayn., *Lex. Rom.*, I, 535),

Résumons, en conclusion, les différents points de cet article :

1) Il existe dans les langues romanes et plus particulièrement en ibéro-roman une base onomatopéique *cūccu/cŭccu (ou, avec var. palatalisée, *cūciu/cŭciu) désignant la petite bête. Cette base a pu s'accrocher à d'autres radicaux également onomatop. et empruntés au vocabulaire enfantin, mais il semble bien qu'elle présente, dès l'origine, une certaine autonomie lexicale et sémantique.

2) C'est en gascon et en catalan que cette base est la plus solide du point de vue phonétique (vocalisme en *ū*) et sémantique (sens assez divers, mais essentiellement insectes, coléoptères, vers) ; c'est dans ces deux idiomes qu'elle est d'autre part la plus largement attestée.

3) C'est en gascon que la valeur générique du terme est la plus active (sémantisme latent) ; c'est, en conséquence, en gascon que le terme est le plus souvent employé absolument (sans détermination).

4) Le terme *cuçon*, également spécifique du gascon et du catalan, et dont le sémantisme interfère assez souvent avec celui de *cuc/cuca*, paraît bien remonter à un type *cūciōne, dont la relation étymologique avec *cuc* semble suffisamment assurée. Quant aux formes d'oïl, elles postuleraient plutôt un *cossōne, dérivé de cossu, sous réserve d'interférences, toujours possibles, entre les deux types.

Pierre Bec.

cat. *cusc* « paresseux ». C'est ici qu'on pourrait postuler un aha. kuski (burg. **kuskis*) « sanftmütig », all. mod. *keusch* « timide, chaste, pur ». Mais l'évolution sémantique pose un problème : le cat. *cusc* « paresseux » pourrait fournir une étape du développement sémantique : *doux* > *indolent* > *paresseux* > *bon à rien* > *coquin*, etc.